ISSN: 2992-1228 & EISSN: 2992-1287 https://asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/951

Revue de Didactique, Linguistique et Traduction

Local onomastics in *La ronde des hyènes* by Camara Nangala: *the "degree zero" of Africanization of the African novel*

Kain Arsène Blé
Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
arseneble@uao.edu.ci
0009-0005-2915-4593

Highlights
- Local onomastics marks the "degree zero" of Africanization in the African novel.
- Endogenous names hybridize French with competing cultural logics.
- African names generate schizoglossia, contributing to the decolonization of the African novel.

To cite this paper: Blé, Kain Arsène. (2026). L'onomastique locale dans *La ronde des hyènes* de Camara Nangala : le degré zéro de l'africanisation du roman africain. *Revue de Didactique, Linguistique et Traduction, 4*(1), pp. 184-194. **DOI : https://doi.org/10.5281/zenodo.21158262**

Informations

Received
04/04/2026

Accepted
28/04/2026

Published
30/06/2026

Keywords

Local onomastics
Degree zero
Africanization
African novel
Schizoglossia
Linguistic and symbolic reappropriation
Decolonization

Revue de Didactique, Linguistique et Traduction publish under la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International.

Abstract

This article examines the function of local onomastics in *La ronde des hyènes* by Camara Nangala, focusing on the linguistic, symbolic, and cultural issues related to the insertion of endogenous anthroponyms and toponyms into a French-language novel. Borrowed from Roland Barthes, the concept of the "degree zero" is here reinterpreted not as an aesthetic insufficiency, but as the inaugural and foundational stage of the Africanization of the African novel. From this perspective, the act of naming constitutes the first gesture of cultural reappropriation, enabling the inscription of representations and imaginaries specific to African societies within the text. Adopting a sociocritical approach enriched by sociolinguistics and postcolonial criticism, the analysis highlights the power relations structuring the coexistence between French, inherited from colonization, and African languages marginalized within institutional and literary spaces. It demonstrates that the onomastic forms used in the novel are not merely intended to produce a local color effect. Rather, they function as cultural and symbolic units carrying collective memory, social values, and endogenous worldviews. Onomastics thus emerges as an essential discursive operator in the Africanization of narrative space. By integrating African naming systems into a French-language work, the text shifts the cultural center of gravity of the narrative and challenges the hegemonic position of the colonial language. French therefore ceases to be a mere instrument of communication and becomes a space traversed by competing cultural rationalities. The study also shows that the massive presence of endogenous names within a French text generates a situation of schizoglossia, characterized by tension between two systems of linguistic and symbolic legitimacy. The colonial language is thereby destabilized by the irruption of African cultural logics, transforming the text into a plural space of coexistence and confrontation between imaginaries. Ultimately, the analysis demonstrates that local onomastics in *La ronde des hyènes* participates in a process of linguistic and symbolic reappropriation contributing to the decolonization of the contemporary African novel. By reinscribing African languages and imaginaries into the fabric of literary French, the novel transforms the colonial language into a space of memory, identity, and cultural creation.

L'onomastique locale dans La ronde des hyènes de Camara Nangala :

Le « degré zéro » de l'africanisation du roman africain

Résumé

Cet article analyse la fonction de l'onomastique locale dans *La ronde des hyènes* de Camara Nangala, en mettant l'accent sur les enjeux linguistiques, symboliques et culturels liés à l'insertion des anthroponymes et toponymes endogènes dans un roman d'expression française. Repris de Roland Barthes, le concept de « degré zéro » est ici réinterprété non comme une insuffisance esthétique, mais comme le stade inaugural et fondateur de l'africanisation du roman africain. Dans cette perspective, l'acte de nomination constitue le premier geste de réappropriation culturelle, permettant d'inscrire dans le texte des représentations et des imaginaires propres aux sociétés africaines.

Adoptant une approche sociocritique enrichie par la sociolinguistique et la critique postcoloniale, l'analyse met en lumière les rapports de pouvoir qui structurent la coexistence entre le français, hérité de la colonisation, et les langues africaines marginalisées dans les espaces institutionnels et littéraires. Elle montre que les formes onomastiques présentes dans le roman ne visent pas simplement à produire un effet de couleur locale. Elles fonctionnent plutôt comme des unités culturelles et symboliques porteuses de mémoire collective, de valeurs sociales et de visions du monde endogènes. L'onomastique apparaît ainsi comme un opérateur discursif essentiel dans l'africanisation de l'espace narratif. En intégrant des systèmes de nomination africains dans une œuvre rédigée en français, le texte déplace le centre de gravité culturel du récit et remet en question la position hégémonique de la langue coloniale. Le français cesse dès lors d'être un simple instrument de communication pour devenir un espace traversé par des rationalités culturelles concurrentes.

L'étude montre également que la présence massive des noms endogènes dans un texte français engendre une situation de schizoglossie, caractérisée par une tension entre deux systèmes de légitimité linguistique et symbolique. La langue coloniale se trouve ainsi déstabilisée par l'irruption des logiques culturelles africaines, transformant le texte en un espace pluriel de coexistence et de confrontation des imaginaires.

En définitive, l'analyse démontre que l'onomastique locale dans *La ronde des hyènes* participe à un processus de réappropriation linguistique et symbolique contribuant à la décolonisation du roman africain contemporain. En réinscrivant les langues et les imaginaires africains dans le tissu du français littéraire, le roman transforme la langue coloniale en un espace de mémoire, d'identité et de création culturelle.

Mots clés : Onomastique locale, Degré zéro, Africanisation, Roman africain, Schizoglossie, Réappropriation linguistique et symbolique, Décolonisation.

Introduction

Repris par R. Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture* (1953), le syntagme « degré zéro » désigne le niveau le plus élémentaire d'une forme d'expression ; il ne relève d'aucun jugement moral ni de la valeur péjorative que l'usage courant lui attribue (J. Maillet et B. Gaillard, 2024). Il renvoie plutôt au seuil minimal à partir duquel une réalité devient saisissable dans sa structure fondamentale. Transposée au champ des littératures africaines,

cette notion ne désigne ni une pauvreté formelle ni un minimalisme esthétique, mais le stade inaugural de l'africanisation du roman. Dans cette perspective, les écrivains africains passent par une étape essentielle : l'onomastique locale. Nommer les personnages et les lieux selon les systèmes endogènes constitue le premier geste concret d'africanisation d'un genre d'origine occidentale.

La centralité de la langue dans l'affirmation identitaire n'est pas anodine. Comme le souligne S. Engola (2024 : 147), « certes la culture est la face visible de l'identité, mais la langue en est la manifestation ». Elle permet aux groupes de s'affirmer et de se différencier dans des contextes de contact culturel. Ainsi, l'acte de nomination ne relève pas d'un simple choix stylistique : il constitue une opération par laquelle une communauté inscrit son identité dans le langage et dans le texte littéraire.

C'est dans cette dynamique que s'inscrit *La ronde des hyènes* (2017) de N. Camara, roman qui mobilise une onomastique issue du terroir tagbana[1], conférant au texte une forte densité culturelle et symbolique. Dès lors, se posent les questions suivantes : en quoi une telle posture scripturale fait-elle de cette œuvre une illustration du « degré zéro » de l'africanisation du roman ? Comment les noms autochtones participent-ils à l'économie narrative et à la structuration du sens ? Leur insertion dans un texte rédigé en français ne produit-elle pas une forme de tension linguistique, voire une situation de schizoglossie, susceptible d'annoncer un processus de décolonisation symbolique ?

Pour répondre à ces questions, l'étude adopte une approche sociocritique attentive au discours social inscrit dans la matérialité linguistique du texte, enrichie par des outils de sociolinguistique et de critique postcoloniale. Elle s'appuie sur *La ronde des hyènes* de N. Camara, retenu pour la cohérence de son système onomastique d'origine tagbana. L'analyse repose sur un principe de représentativité interne, les anthroponymes et toponymes étant considérés comme révélateurs du fonctionnement global du système. Elle mobilise une grille articulée en trois axes — structure, signification et fonction narrative et symbolique des unités onomastiques — afin de mettre en évidence leur rôle dans la construction d'un univers culturel endogène.

L'étude examine ainsi, dans un premier temps, la fonction structurante des noms locaux dans l'économie narrative, avant d'interroger dans un second temps la tension linguistique qu'ils produisent, lue comme le signe d'une dynamique de décolonisation linguistique et symbolique du roman africain.

1. Nommer pour exister : anthroponymes et toponymes dans le roman africain

La question de la nomination occupe une place centrale dans la réflexion sur l'écriture romanesque en contexte postcolonial africain. Nommer ne constitue pas, en effet, un acte neutre : il s'agit d'un geste linguistique et symbolique par lequel une culture inscrit sa vision du monde dans le langage. Dans le roman africain d'expression française, cette fonction du nom prend une dimension particulière dans la mesure où elle engage la confrontation entre systèmes onomastiques endogènes et langue héritée de la colonisation.

[1] Les Tagbanas, encore appelés Tagouanas, sont un peuple du centre-nord de la Côte d'Ivoire appartenant au grand groupe sénoufo.

Aussi, la présente étude se propose-t-elle d'analyser la manière dont *La ronde des hyènes* de N. Camara met en scène cette problématique à travers l'usage des anthroponymes et des toponymes tagbana. Il s'agira de montrer que l'onomastique ne relève pas d'un simple effet de réalisme ou de coloration culturelle, mais qu'elle constitue un véritable opérateur de mémoire, de valeurs et de structuration du récit. Dans cette perspective, l'acte de nomination apparaît comme un point d'ancrage du processus d'africanisation du roman, dont l'analyse s'articule autour de deux axes : la dynamique de réappropriation face à la domination linguistique coloniale et la fonction des anthroponymes et toponymes tagbana comme vecteurs de mémoire et de valeurs culturelles.

1.1. De la domination linguistique coloniale à la réappropriation onomastique

Avec la colonisation, les langues européennes s'imposent progressivement sur le continent africain, diffusées notamment par l'institution scolaire instaurée par l'administration coloniale. L'école devient alors un instrument de contrôle et de communication, favorisant la diffusion des idiomes du colonisateur au détriment des langues locales. Si certaines régions parviennent à maintenir une relative vitalité linguistique, la majorité des pays africains — en particulier ceux de l'Afrique subsaharienne francophone — connaissent un affaiblissement progressif de leurs langues nationales dans les sphères officielles et lettrées. L.-J. Calvet (1974 : 14) qualifie ce phénomène de « glottophagie », c'est-à-dire le dévorement des langues minoritaires par une langue dominante. Dans ce contexte, le français acquiert un statut hégémonique, devenant la langue de l'administration, de l'école et de la production littéraire écrite.

Cette domination ne se limite pas à un simple élargissement de ses usages. Elle instaure une véritable hiérarchie linguistique où les langues africaines se trouvent marginalisées, cantonnées à la sphère familiale, à l'oralité ou aux pratiques culturelles informelles. En contrôlant les espaces institutionnels de légitimation (savoir, écriture, mémoire officielle), la langue coloniale devient un levier de validation sociale et esthétique, orientant la production littéraire selon des normes imposées de l'extérieur.

Cette configuration trouve un écho particulier en Côte d'Ivoire :

> « La politique linguistique de la Côte d'Ivoire est, [en effet], le reflet d'une histoire complexe, où l'héritage colonial français continue de peser lourdement sur le statut et l'usage des langues nationales […] : alors que le français jouit d'une position hégémonique […], les langues endogènes peinent à trouver leur place et à être valorisées » (D. M. Bamba, 2025 : 162).

Une telle situation illustre de manière concrète les tensions entre langue officielle et langues locales dans les espaces de légitimation culturelle.

Les écrivains africains des premières générations, à l'exception de quelques figures telles que Thomas Mofolo[2] ou Amos Tutuola[3], s'inscrivent dans cette logique. La création romanesque se déploie alors comme un exercice de virtuosité linguistique, où la maîtrise du français sert à démontrer la capacité de reproduire les modèles européens, et non à exprimer

[2] T. Mofolo (1925). *Chaka*. Morija: Morija Sesuto Book Depot.
Écrit en langue sésotho en 1909, ce roman constitue l'une des premières grandes œuvres narratives publiées dans une langue africaine.
[3] A. Tutuola (1952). *The palm-wine drinkard*. London: Faber and Faber.
Ce roman, nourri de l'imaginaire et des traditions orales yoruba, constitue une œuvre singulière dans le paysage littéraire africain anglophone.

l'expérience culturelle propre : il s'agit, pour nombre d'auteurs, de prouver leur capacité à manier le français avec autant d'aisance que les écrivains métropolitains. Cette logique d'assimilation apparaît de manière explicite dans le commentaire de G. Hardy sur *Doguicimi* de P. Hazoumé (1938 : 5) :

> « C'est pour la France bien entendu un singulier mérite que d'avoir au lendemain même de son installation opéré de telles conquêtes intellectuelles et morales. Le cas de Paul Hazoumé…est seulement le plus brillant de toute une série…Si son teint ne trahissait son origine vous le prendriez pour un Français de France ; tout dans son allure courtoise, dans ses gestes aisés et mesurés, dans l'aimable ardeur qui émane de sa personne est des hommes de chez nous ».

Une telle appréciation révèle bien l'idéologie coloniale sous-jacente : la reconnaissance littéraire de l'écrivain africain est conditionnée par son alignement sur les normes esthétiques et culturelles européennes. Elle participe ainsi d'un processus de hiérarchisation des productions littéraires, où l'originalité africaine est minorée au profit d'un modèle exogène érigé en référence universelle.

En ce sens, cette logique contribue à la reproduction de l'ordre colonial en érigeant la maîtrise du français normatif en étalon de la réussite intellectuelle et littéraire. La langue du colonisateur cesse dès lors d'être un simple medium d'expression pour devenir un instrument de légitimation sociale, orientant les choix esthétiques et contraignant l'affirmation d'une véritable autonomie culturelle.

En réaction à ce régime de légitimation externe, les générations suivantes engagent un travail de réappropriation linguistique et symbolique. Dans ce contexte glottopolitique contraint, le recours à l'onomastique locale s'impose comme une stratégie de résistance et de compensation symbolique : il permet de réinscrire les langues marginalisées au cœur même du texte littéraire, tout en subvertissant, de l'intérieur, les normes imposées par la tradition coloniale.

Conscients que la langue n'est pas un simple outil neutre, mais un espace de pouvoir et de représentation, ces écrivains investissent le français pour y inscrire les structures symboliques de leurs cultures d'origine. L'un des gestes les plus fondamentaux de ce processus réside dans l'acte de nomination : nommer, c'est donner forme au réel, consigner dans le récit une vision du monde et un système de valeurs propres à la culture d'origine. L'acte de nomination constitue alors le « degré zéro » de l'africanisation du roman. En remplaçant les appellations occidentalisées par des anthroponymes et toponymes endogènes, l'écrivain déplace le centre de gravité culturel du texte, affirme l'identité des personnages et des communautés, et pose les fondations symboliques d'une écriture africaine autonome.

Dès lors, il convient d'examiner la manière dont cette stratégie onomastique se déploie dans *La ronde des hyènes* afin de mettre en évidence sa fonction de mémoire, de valeurs et de structuration du sens narratif.

1.2. Les anthroponymes et toponymes tagbana comme vecteurs de mémoire et de valeurs

La réappropriation chez N. Camara passe par une onomastique presque entièrement issue de la langue tagbana de Côte d'Ivoire. Bien plus que de simples désignations, les anthroponymes et les toponymes utilisés traduisent des trajectoires, des caractères, des appartenances culturelles. Ils participent ainsi à la construction du sens narratif.

Comme le souligne N. A. Touré (2021 : 104-105) :

> « Le tagbana accorde en général beaucoup d'importance à la signification des noms, qu'il s'agisse de noms de personnes, de peuples ou même de lieux (pays, villages, montagnes, eaux, etc.). Il reconnaît par exemple aux prénoms d'exercer sur le nommé une quelconque influence psychologique ou socioculturelle subtile, positive ou négative selon leur signification. Autrement dit, chaque prénom possède une influence sur l'âme de celui qui le porte ».

Les anthroponymes tagbana que l'on retrouve dans *La ronde des hyènes* de N. Camara se rattachent d'abord à des qualificatifs moraux ou physiques et traduisent les valeurs sociales et éthiques que la communauté entend promouvoir. Ainsi, Djafakrôban, « Le mensonge, la roublardise n'est pas un trésor », condamne la duplicité et exalte la probité, tandis que Kpampo, « Celui qui fait le bien », valorise la vertu et l'altruisme. De même, Watantié, « Celui qui refuse de reconnaître la raison d'autrui est un sorcier », met en avant une éthique du dialogue et de la tolérance. Ces noms fonctionnent comme de véritables maximes morales, rappelant en permanence les normes de conduite qui régissent la vie communautaire.

D'autres anthroponymes se rapportent à des situations existentielles. Oklin, signifiant « Qu'on s'asseye, qu'on dialogue », est attribué à un enfant né après plusieurs décès successifs pour conjurer la fatalité et implorer la stabilité de la vie. Dans le même registre, Obonan (« Quand je ne serai plus là ») et Kahonaman (« Je n'ai rien ») expriment la résignation ou la mélancolie face aux aléas de l'existence. Matanapeya (« Mon gain leur fait mal ») reflète également la conscience des tensions sociales et de la jalousie pouvant fragiliser la cohésion du groupe. Ces types de nom traduisent ainsi des expériences vécues et des rapports au destin.

D'autres anthroponymes encore témoignent de la sagesse populaire et de l'imprégnation religieuse de la communauté. Naclan (« S'il plaît à Dieu ») illustre la soumission au destin divin, tandis que Kpandotchin (« Personne ne connaît demain ») et Walamtchin (« Personne ne connaît le cœur d'autrui ») invitent à la prudence et à la modestie face à l'incertitude de la vie humaine. Ces noms constituent de véritables condensés de philosophie africaine, où se conjuguent foi, lucidité et résilience.

Tout comme les anthroponymes, les toponymes chez N. Camara jouent une fonction analogue. Ils renvoient à la mémoire collective et aux représentations sociales du groupe. Ces noms de lieux ne se contentent pas de désigner des espaces géographiques ; ils incarnent des valeurs, des normes et des expériences partagées par la communauté. Fiomokaha, littéralement « village de la pauvreté », évoque un territoire marqué par la misère matérielle, mais aussi par l'humilité et la résilience de ses habitants. À l'inverse, Elatokaha, « village de la prudence », renvoie à un lieu où la sagesse, la réflexion et la circonspection sont érigées en vertus cardinales, orientant le comportement des individus et structurant les interactions sociales.

En définitive, l'onomastique dans *La ronde des hyènes* de N. Camara ne relève pas d'une stratégie décorative visant à produire un effet de couleur locale ; elle s'impose comme un opérateur discursif à travers lequel se cristallisent mémoire collective, valeurs communautaires et rapports de pouvoir inscrits dans la langue. Qu'ils désignent des individus ou des lieux, les noms tagbana demeurent des vecteurs essentiels d'une vision du monde profondément ancrée dans l'éthique, la mémoire et la spiritualité. L'auteur ne se contente pas

de nommer : il inscrit une africanisation de l'espace narratif et de la langue du récit. En intégrant des anthroponymes et toponymes tagbana dans le tissu du français, il revalorise la langue africaine comme vecteur d'identité, de mémoire et de pensée.

La question de la langue, dans le roman africain d'expression française, demeure ainsi un des enjeux majeurs de la création littéraire postcoloniale. Elle met en lumière le tiraillement constant entre la fidélité à la langue du colonisateur, instrument de diffusion et de reconnaissance, et l'attachement aux langues africaines, véritables dépositaires de la culture et de la mémoire collective. Par ce recours systématique à l'onomastique locale, le roman de N. Camara se constitue en véritable espace de décolonisation linguistique, où la langue européenne, en situation de schizoglossie, se voit progressivement réappropriée, adaptée et enrichie par les logiques culturelles endogènes.

2. Nommer pour résister : onomastique endogène et schizoglossie dans le processus de décolonisation du roman africain

Au-delà de sa fonction descriptive, l'usage des formes endogènes dans le roman africain d'expression française s'inscrit dans une dynamique plus large de confrontation entre langues, imaginaires et systèmes de légitimation. La coexistence du français et des langues africaines dans l'espace romanesque ne relève pas d'un simple bilinguisme harmonieux, mais engage des tensions profondes liées aux héritages coloniaux et aux enjeux de reconnaissance culturelle.

C'est pourquoi il convient d'examiner cette tension à la lumière des notions de diglossie et de schizoglossie afin de montrer que l'insertion des formes onomastiques endogènes dans *La ronde des hyènes* participe à une dynamique de résistance et de réappropriation linguistique, inscrite dans une perspective plus large de décolonisation du roman africain.

2.1. Diglossie, schizoglossie et conflit des légitimités linguistiques

La question de l'insertion des anthroponymes et toponymes endogènes dans le roman africain d'expression française invite à mobiliser les notions de diglossie et de schizoglossie pour penser les situations plurilingues. La diglossie, définie par C. Ferguson (1959) et prolongée par J. Fishman (1967), renvoie à la coexistence de deux langues (ou variétés linguistiques) dans une société, chacune occupant des domaines d'usage différenciés et fonctionnellement hiérarchisés. Elle suppose une organisation relativement stabilisée des usages linguistiques. À l'inverse, la schizoglossie, conceptualisée par E. Haugen (1972), désigne une configuration plus instable et conflictuelle, marquée par une tension normative et identitaire entre deux systèmes linguistiques en concurrence pour la légitimité symbolique.

Dans les contextes postcoloniaux africains, cette tension s'inscrit dans un cadre glottopolitique structuré par des rapports de pouvoir qui régissent la hiérarchisation des langues dans l'espace social, scolaire et littéraire. Comme l'a montré L.-J. Calvet (1974), la langue coloniale tend à marginaliser les langues locales. Instituée langue d'État et de légitimation culturelle, elle occupe, en effet, une position dominante tandis que les langues africaines sont reléguées aux sphères domestiques ou communautaires. Dans ce cadre asymétrique, l'introduction de noms autochtones dans un texte en français ne relève pas d'un simple effet de style, mais d'un déplacement des normes de légitimité linguistique, comme le pense P. Bourdieu. Celle-ci peut donc être comprise comme une reconfiguration partielle du

capital symbolique dans le champ littéraire. La langue coloniale est réinvestie pour rendre visibles des normes et une mémoire culturelles locales. P. Bourdieu (1982 : 13) le souligne si bien quand il affirme que « la langue n'est pas seulement un instrument de communication, elle est un pouvoir symbolique qui légitime des positions dans le champ social ». Dans cette perspective, les anthroponymes et toponymes contribuent à déplacer, à l'échelle du récit, les conditions de production de sens.

Dans *La ronde des hyènes* de N. Camara, la tension se manifeste par la coexistence du français, langue de la narration, et du tagbana, langue des noms propres. Des unités comme Djafakrôban ou Fiomokaha ne se laissent pas réduire à une fonction référentielle ; elles condensent des significations culturelles qui excèdent les catégories du français standard et obligent le lecteur à mobiliser un autre horizon d'interprétation. Le texte devient ainsi le lieu d'un conflit de normes, où la transparence attendue de la langue coloniale se trouve perturbée par l'irruption d'une logique sémantique endogène.

Cette configuration produit un effet de schizoglossie : loin d'un simple mélange linguistique, elle instaure une confrontation de légitimités dans laquelle la langue française cesse d'être une norme exclusive. Traversée par des éléments qui lui résistent, cette langue s'organise en espace pluriel ouvert à des rationalités culturelles concurrentes. Loin de signaler une instabilité déficiente, cette tension constitue un principe dynamique d'écriture.

Au-delà de cette confrontation linguistique, il importe désormais d'en examiner la portée esthétique et idéologique afin de comprendre comment l'onomastique endogène s'impose comme une stratégie de résistance et de décolonisation symbolique dans le roman africain d'expression française.

2.2. L'onomastique comme stratégie de résistance et de décolonisation symbolique

La réflexion sur l'onomastique endogène dans le roman africain d'expression française entre en résonance avec les analyses de W. T. N'Gugi sur le rôle de la langue dans la structuration de l'imaginaire culturel. Pour W. T. N'Gugi, « La colonisation de l'esprit est une domination culturelle et psychologique plus grande que la domination du territoire physique » (W. T. N'Gugi, 2011 : 25). Il précise également que « La langue porte la culture, et la culture porte, particulièrement à travers l'orature et la littérature, l'ensemble des valeurs par lesquelles nous nous percevons nous-mêmes et notre place dans le monde » (W. T. N'Gugi, 2011 : 16). Dans cette logique, écrire dans la langue du colonisateur implique une tension entre visibilité et aliénation : la langue européenne garantit visibilité et diffusion, mais elle risque en même temps d'aliéner l'auteur et de l'éloigner de son public culturel d'origine. Comme l'énonce B. Kotchy (1984 : 237) : « L'écrivain africain vit un conflit permanent : il écrit dans la langue du colon, langue de communication internationale, mais c'est au risque de se couper de la masse, qui demeure dans ses langues maternelles ». Ce conflit linguistique ne conduit cependant pas à un choix exclusif ; il est mobilisé comme une ressource esthétique.

L'insertion des noms africains opère dès lors comme une stratégie de réappropriation linguistique. En maintenant des systèmes de nomination endogènes au sein de la langue française, l'auteur déplace les conditions de production du sens et contribue, dans une perspective bourdieusienne, à une redistribution du pouvoir symbolique dans le champ littéraire. Chaque anthroponyme et chaque toponyme devient ainsi un point d'inscription de la mémoire et des valeurs culturelles, contribuant à reconfigurer la langue d'écriture.

Dans cette dynamique, l'onomastique ne se réduit pas à une fonction descriptive ; elle constitue un opérateur central de transformation du texte. Comme l'affirme A. Mbembe (2000 : 50), « les langues africaines […] retrouvent dans la littérature leur rôle de vecteur de mémoire et de création, mettant en lumière le pouvoir symbolique des noms dans la construction de l'espace postcolonial ». À ce titre, les noms tagbana dans *La ronde des hyènes* participent à la construction d'un espace narratif où la culture africaine s'affirme comme source autonome de signification.

Ainsi, la réinscription de l'onomastique locale dans le roman ne se limite pas à une démarche individuelle : elle participe à la reconstruction de l'univers symbolique collectif, où le passé, les valeurs et les imaginaires africains reprennent leur place dans la narration. Dans *La ronde des hyènes*, cette dynamique se manifeste par la présence massive d'anthroponymes et de toponymes tagbana qui deviennent des vecteurs de signification culturelle et des points d'ancrage identitaire.

Les anthroponymes ne se limitent pas à désigner les personnages : ils inscrivent dans le récit des valeurs, des normes et une vision du monde propres à la communauté tagbana. Djafakrôban (« Le mensonge, la roublardise n'est pas un trésor ») transmet un message moral sur l'honnêteté, tandis que Watantié rappelle l'importance du dialogue. En utilisant ces noms, l'auteur transpose dans le français les codes, la mémoire et l'éthique de sa culture, permettant au lecteur de comprendre la société et la pensée locale. La culture tagbana n'est donc pas effacée : elle s'exprime à travers la langue coloniale.

De la même manière, les toponymes ne se contentent pas de situer l'action dans l'espace : ils incarnent des valeurs, des expériences et des mémoires collectives. Fiomokaha (« pays de la pauvreté, pays de la misère, pays de la souffrance ») évoque la résilience et l'humilité des habitants, tandis qu'Elatokaha renvoie à la sagesse et à la transmission des savoirs. En intégrant ces noms dans le récit, l'auteur restitue les codes culturels et les normes communautaires, permettant au lecteur de saisir la société tagbana dans toutes ses dimensions.

Par la figuration des valeurs, de la mémoire et des normes de la communauté au cœur du texte, l'onomastique dépasse le simple rôle descriptif et ouvre la voie à sa fonction de résistance face à l'hégémonie de la langue coloniale. Les anthroponymes deviennent alors des actes de résistance. Plutôt que de traduire ou d'oblitérer les noms autochtones, l'auteur les conserve tels quels. Ce choix affirme la présence et la valeur de sa culture dans un texte écrit en français. Ces noms deviennent des signaux d'identité. Oklin (« Qu'on s'asseye, qu'on dialogue ») ou Matanapeya (« Mon gain leur fait mal ») transmettent des expériences et des concepts propres à la culture locale, réaffirmant sa légitimité face à l'universalisme imposé par le français. Les anthroponymes jouent alors un double rôle : ils sont à la fois des instruments de réinvestissement culturel, en réinscrivant les valeurs et la mémoire tagbana, et des vecteurs de résistance symbolique, en détournant et en subvertissant la langue coloniale.

De même, les toponymes remplissent une fonction analogue. En conservant les appellations autochtones, l'auteur affirme l'identité collective et la valeur culturelle du groupe. Chaque nom de lieu rappelle ainsi que l'histoire, la mémoire et les expériences de la communauté ne sauraient se réduire à la seule langue européenne. Fiomokaha et Elatokaha transmettent directement des pratiques sociales, des normes et des valeurs locales, consolidant

ainsi la légitimité de la culture tagbana. Les toponymes deviennent donc des instruments de reconfiguration symbolique et des vecteurs de résistance symbolique.

La schizoglossie à l'œuvre dans *La ronde des hyènes* ne se réduit donc pas à un simple conflit linguistique ; elle configure un espace d'écriture où la langue coloniale se trouve progressivement détournée et reconfigurée par l'insertion des formes onomastiques endogènes. Ce fonctionnement met en évidence un processus de déplacement des légitimités linguistiques dans lequel l'onomastique constitue un point d'ancrage des imaginaires locaux au sein du texte français. Dès lors, le français cesse d'être une norme exclusive pour devenir un espace de circulation de significations hybrides. Ce déplacement inscrit ainsi le roman africain dans une dynamique de décolonisation linguistique et culturelle.

Conclusion

En définitive, l'onomastique dans *La ronde des hyènes* de N. Camara constitue un dispositif central de réappropriation symbolique et de reconfiguration du français littéraire. En intégrant les systèmes de nomination tagbana, le roman transforme la langue coloniale en espace de circulation de mémoires, de valeurs et de représentations culturelles locales. Le français y est ainsi déplacé de sa norme dominante pour devenir un lieu d'expression des imaginaires africains. Cette transformation ne relève pas d'un simple enrichissement lexical ou stylistique, mais d'un véritable travail de réorientation du sens, où la langue d'écriture est traversée par des logiques culturelles endogènes. L'onomastique agit alors comme un point d'ancrage qui permet de stabiliser dans le texte une mémoire collective et une vision du monde autre que celle portée par la tradition coloniale.

Dans cette perspective, la schizoglossie qui en résulte dépasse le simple conflit linguistique pour s'imposer comme un principe d'écriture et de production de sens. La tension entre les langues devient productive et favorise l'émergence d'une esthétique hybride, où se rencontrent héritage colonial et ancrage culturel endogène. Cette hybridité ne doit pas être comprise comme une simple coexistence pacifiée, mais comme un espace de friction et de négociation permanente des normes linguistiques et symboliques. Le texte romanesque se construit ainsi dans un entre-deux où la langue française est constamment reconfigurée par l'irruption des systèmes de nomination africains, ce qui fragilise son autorité normative tout en élargissant ses potentialités expressives.

Ainsi, l'acte de nommer participe à une dynamique de décolonisation du roman, en inscrivant la mémoire et l'identité africaines au cœur même de la langue française et de la création littéraire. À travers cette stratégie onomastique, l'écrivain ne se contente pas de représenter une réalité culturelle : il en assure la survivance et la légitimation dans l'espace du texte. Les noms propres deviennent des lieux de mémoire, des marqueurs identitaires et des vecteurs de transmission symbolique. Ils permettent de reconfigurer le rapport entre langue et culture en réaffirmant la centralité des savoirs et des imaginaires africains dans l'écriture romanesque. En ce sens, le roman participe à une entreprise de revalorisation des langues africaines et d'affirmation d'une parole littéraire autonome capable de transformer la langue héritée en espace de création, de résistance et de réinvention culturelle.

Références bibliographiques

Bamba, D. M. (2025). La traduction et l'enrichissement des langues : le défi du développement des langues ivoiriennes. *Revue de didactique, linguistique et traduction*, *3(1)*, 160-171.

Barthes, R. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil.
Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
Calvet, L.-J. (1974). *Linguistique et colonialisme*. Paris : Payot.
Camara, N. (2017). *La ronde des hyènes*. Abidjan : Africa Reflets Éditions.
Engola, S. (2024). La langue comme talon d'Achille de la tour de Babel africaine : perspective linguistique du panafricanisme. *Revue de didactique, linguistique et traduction, 2(1)*, 143-156.
Fergusson, C. A. (1959). Diglossia. *Word, 15(2)*, 325-340.
Fishman, J. A. (1967). Bilingualism with and without diglossia; diglossia with and without bilingualism. *Journal of social issues, 23(2)*, 29-38.
Hazoumé, P. (1938). *Doguicimi*. Paris : Larose.
Haugen, E. (1972). Schizoglossia and the linguistic norm. In E. Firchow (Ed.), *Studies by Einar Haugen*. La Haye : De Gruyter Mouton, 441-445.
Kotchy, B. (1984). Les écrivains modernes akan et la culture traditionnelle. In C. Dailly & B. Kotchy. *Propos sur la littérature négro-africaine,* Abidjan : CEDA, 235-245.
Mbembe, A. (2000). À propos des écritures africaines de soi. *Politique africaine, (77)*, 16-43.
Maillet, J., & Gaillard, B. (2024). Le degré zéro… : d'où vient cette expression ? *Lire Magazine 30 septembre*.
Mofolo, T. (1925). *Chaka*. Morija: Morija Sesuto Book Depot.
Ngugi, W. T. (2011). *Décoloniser l'esprit* (S. Pierre, Trad.). Paris : La Fabrique. (Œuvre originale publiée en 1986).
Touré, N. A. (2021). L'onomastique en Tagbana : entre morphosyntaxe et sémantique. *Djiboul, 5(2)*, 98-115.
Tutuola, A. (1952). *The palm-wine drinkard*. London: Faber and Faber.

Blé Kain Arsène

Enseignant-chercheur à l'Université Alassane Ouattara en Côte d'Ivoire et membre du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), Arsène BLÉ Kain consacre ses recherches aux dynamiques identitaires dans le roman africain, qu'il analyse à la lumière du panafricanisme et des idéaux de la Renaissance africaine.